

« Être intégré, c'est se faire discret. »

*Comment voulez-vous que le travailleur français
qui travaille avec sa femme, et qui, ensemble,
gagnent environ 15 000 francs,
et qui voit sur le palier à côté de son HLM, entassée,
une famille avec un père de famille, trois ou quatre épouses,
et une vingtaine de gosses, et qui gagne 50 000 francs de
prestations sociales, sans naturellement travailler...
si vous ajoutez le bruit et l'odeur,
hé bien le travailleur français sur le palier devient fou.
Et ce n'est pas être raciste que de dire cela.*

Jacques Chirac, discours prononcé le 19 juin 1991 à Orléans

Quel couple ne connaît pas de conflits? Quels parents n'en connaissent pas avec leurs enfants? Même entre soi et soi, pour suivre l'idée de Julia Kristeva dans *Étrangers à nous-mêmes*, l'idée du conflit est toujours présente dans la construction des identités. Le frottement entre les différences constitue le moteur du changement, de l'évolution, pourvu que l'un accepte un minimum l'idée de faire de la place à l'autre, à son étrangeté. Si l'on admet ces évidences, on peut alors se demander comment vivre ensemble sans tension quand on est plusieurs dizaines de millions sur le même territoire! La vie ensemble (*a fortiori* dans les « grands ensembles »), par nature, produit des conflits. Le nier est un leurre.

L'indigène – si tant est qu'on en soit vraiment un! – semble moins en mesure d'accepter l'émergence de conflits quand il s'agit « d'étrangers » que de son propre voisin de souche « gauloise ». Le déni

de l'autre, qu'il soit handicapé, famille nombreuse, pauvre, clochard... et qui touche aussi l'étranger, revient à attendre de lui qu'il soit invisible, aveugle et muet... bref, qu'il soit là, docile, qu'il ne dérange pas ce qui préexistait avant son arrivée. Il est condamné à l'excellence sociale, pour être accepté. Autant dire que lui est dénié le droit d'être délinquant, médiocre, beauf, mauvais conducteur, de faire du bruit et sentir fort... Au fond, le leurre voudrait signifier cela : être intégré, c'est ne pas exister socialement, demeurer dans la virtualité et surtout ne pas être présent dans la réalité quotidienne. Rester à sa place.

En raisonnant ainsi, on voit bien qu'être intégré, c'est justement se fondre dans la normalité, la banalité. Aux dernières élections présidentielles de mai 2002, on a été surpris de constater que des Français issus de l'immigration votaient pour le Front National de Le Pen... Pourquoi cet étonnement ? Ne peut-on pas être sensible au discours lepeniste quand on est d'origine immigrée ? Doit-on toujours réagir et penser depuis son origine ethnique plutôt que de sa citoyenneté ? De son appartenance à un voisinage, à un espace urbain, un syndicat, une association de défense de la nature, des animaux... S'étonne-t-on aujourd'hui que des Français d'origine espagnole ou italienne accordent leurs suffrages au Front National ?

Plus l'autre devient semblable, plus sa proximité irrite son hôte et l'indispose. Le rejet s'exacerbe proportionnellement à la progression de l'intégration. Plus les Français se rendent compte que les immigrés sont en train de s'installer chez eux pour de bon, qu'ils adoptent les styles de vie d'ici, envoient leurs enfants à l'école, qu'ils deviennent des concurrents sur le marché du travail... et plus ils craignent ce

rapprochement qui est une réduction incontrôlée des écarts. Plus l'étranger est proche, plus il devient angoissant, car agent de métissage, semblable et différent. Il se trouvera alors confronté aux discours sur l'invasion, le seuil de tolérance, la nostalgie de l'identité française perdue... Paradoxalement, il semble que ce soit avec les Maghrébins que l'interpénétration se passe le mieux, du fait de l'histoire commune dans la France des colonies, de la langue française partagée, des similitudes au sein des pays du bassin méditerranéen. Français et Maghrébins sont dans le même système de valeurs, ce sont des « adversaires intimes ». En témoignent par exemple les taux de mariages mixtes. Le mélange est à l'œuvre, incontestablement. Mais, comme toujours, il ne va pas sans heurts et ces difficultés renseignent justement sur l'intégration en marche. Là où aucun différend ne survient, il n'y a pas de frottement, pas de fusion.

Mais bien souvent, l'idée du conflit sert à justifier dans les médias ou les discours politiques l'impossible assimilation des immigrés, au point que leur réussite sociale, facteur de banalisation, n'est jamais traitée comme une information en soi, destinée au grand public. Ce traitement inégal est dû au fonctionnement même du marché de l'information qui privilégie les registres fantasmatiques et sensationnels de l'intégration, sous les titres racoleurs mêlant « état d'urgence », « malaise », « embrasement », « réseaux islamistes », « terrorisme » et les problématiques interrogeant l'avenir de l'identité française : « Serons-nous encore français dans trente ans ? » Pour s'appuyer sur l'actualité récente, on voit bien que la poignée de jeunes d'origine maghrébine des banlieues de France impliqués dans des réseaux islamistes internationaux

sont beaucoup plus rentables médiatiquement que ceux qui, dans le même quartier, ont réussi des parcours exemplaires. Donc, à l'évidence, il y a deux poids deux mesures. Que l'on nous permette ici de poser cette question: combien de jeunes d'origine immigrée réussissent chaque année le bac ou un examen d'entrée dans une grande école? On ne sait pas. On s'en moque. Et pourtant, n'est-ce pas là une information qui en vaut d'autres?